

Madame,
 Monsieur le Recteur,
 Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,
 Chers Collègues,

Est-il besoin de dire l'émotion qui m'étreint à vouloir évoquer devant vous la personne et l'œuvre de Pierre Léon, ce grand maître dont on ne peut accepter l'absence, notre maître dont nous garderons toujours plus que le souvenir, l'exemple ?

Comment n'être pas orphelin, quand, depuis tant d'années, Pierre Léon avait été tout pour nous : le professeur, le guide, le modèle, le conseiller, présent à nos côtés à tous les moments, nous réconfortant de son inlassable amitié, Lyonnais encore de cœur, bien après son départ à Paris ?

Comment ne pas se sentir indigné, ne pas craindre sa faiblesse, ne pas regretter l'absence de tout talent oratoire quand il nous est demandé d'évoquer un professeur pour qui la magie du verbe s'ajoutait à tous les autres dons ?

Que nous reste-t-il ? La sincérité dans l'admiration que nous avons pour lui, et qui répondait à son indéfectible attachement à ses élèves. Il faudrait ne rien oublier de sa personnalité, ni l'homme privé, ni le citoyen, ni l'ami. Il est tout en même temps, avec le même dévouement, avec la même conscience. Rarement il est donné de pouvoir comprendre son temps aussi pleinement que le comprenait Pierre Léon : nous pouvons affirmer que jamais il ne faisait sentir à ses élèves l'écart de génération, ou les différences, que toujours il cherchait à concilier. Pour lui, les mots de compréhension, de tolérance, de liberté des idées et des convictions avaient un sens fort, et jamais, ni comme homme, ni comme historien,

il ne renia ces idées fondamentales.

Aussi, s'il y a quelque artifice à dissocier trois aspects dans l'action et l'œuvre de Pierre Léon, ce n'est pas oublier de l'unité : tous ceux qui l'ont connu savent à quel point il poussait le scrupule, pour ne jamais abandonner une parcelle de ce qu'il affirmait comme son devoir. Professeur, historien, créateur et animateur d'un centre de recherches, ce sont trois images morcelées de la personnalité de Pierre Léon, mais derrière la division de la présentation, il faut retrouver l'unité qui est la véritable grandeur, l'ampleur d'un "honnête homme" et d'un savant hors du commun.

*

*

*

Enseignant, Pierre Léon le fut toute sa vie, profondément, passionnément. Il aimait rappeler encore ses premières années de professeur agrégé, au Lycée de Nancy, avant la guerre, à Nice et à Grenoble surtout, après. Au Lycée Champollion, la préparation de sa thèse ne l'empêche pas de se consacrer pleinement à ses élèves, avec la puissance de travail et le dynamisme qui le caractérisent.

A la Faculté des Lettres de Lyon, où il est nommé Maître de Conférences en 1952, puis Professeur titulaire dans la chaire d'Histoire Economique créée pour lui, il peut totalement réaliser sa vocation.

Qu'il me soit permis de rappeler le souvenir personnel de notre première rencontre, en 1956, quand le khagheux du Lycée du Parc que j'étais, comme beaucoup de collègues et d'amis d'aujourd'hui, vint chercher ses certificats de licence à la Faculté des Lettres. Dans ce cadre sévère et froid, Pierre Léon sut établir d'emblée la chaleur d'un accueil à la fois exigeant et compréhensif. Il sut

immédiatement trouver un autre langage, initier à une histoire nouvelle, ouverte à une quête ressentie comme essentielle : l'histoire économique et sociale qui n'avait guère cours alors dans les classes préparatoires à l'Ecole Normale Supérieure. S'il pouvait être terrible dans ses critiques, sans se départir jamais de la plus grande justice, il cherchait surtout à privilégier le dialogue, le contact, restant le maître, mais sans instaurer une barrière ou une distance inaccessible ou infranchissable.

Plus encore qu'en année de licence, il était le plus complètement lui-même dans les deux exercices qui l'accaparaient chaque année :

- le cours d'agrégation,
- la direction des mémoires de maîtrise.

Il aimait toujours faire cours devant de larges auditoires, et il ne se plaignait jamais de ces vastes amphithéâtres qu'il enseigna, du premier cycle de Lyon à celui de la Sorbonne, même s'il accordait la priorité aux conférences d'agrégation.

Combien de générations d'étudiants ont conservé l'inoubliable souvenir de cet enseignement ! On ne pourra jamais, quand on eut la chance d'en bénéficier, en oublier la vigueur, le dynamisme, cet enthousiasme communicatif qu'il savait créer à tous moments, sur tous les sujets. Le cours de Pierre Léon était à la fois un spectacle, et un grand moment de la vie d'un étudiant. Pendant plus de vingt ans, la préparation de ce cours a été un de ses soucis permanents, et il n'a jamais reculé devant la difficulté, il a toujours accepté les questions les plus complexes ou les plus éloignées de sa propre spécialisation. Acquérait chaque fois des dizaines d'ouvrages français et étrangers les plus récents, dépouillant toute la bibliographie disponible, il consacrait ses mois de vacances à assimiler cette documentation sans faille. Fin octobre, chaque année, il avait réalisé ce travail exceptionnel qu'était pour lui le cours d'agrégation, sachant joindre l'universalité des con-

naissances au goût de la synthèse qu'il affectionnait.

Il enfermait toujours son discours dans un plan rigoureux, strict et logique, parfois schématique, mais ô combien pédagogique, sachant relier toute époque à ses racines profondes par ses inoubliables rappels du "legs du passé", ouvrant des perspectives de réflexion et d'évolution pour l'avenir dans ses conclusions. Il n'écartait aucun sujet, aucun pays, aucun siècle des périodes moderne et contemporaine, et à travers son discours, vingt générations d'étudiants ont découvert le commerce hollandais du XVIIe siècle, comme la Russie du XIXe, la Chine comme les mondes méditerranéens ou arabes du XXe siècle. Dégageant les temps forts, expliquant les phénomènes structureaux comme les renversements conjoncturels, il savait transmettre non seulement la connaissance des faits, mais aussi leur compréhension. Il atteignait le sommet de cet art difficile quand le sujet côtoyait ses domaines préférés. Les étudiants et collègues lyonnais garderont toujours en mémoire sa dernière intervention devant un "amphi" lyonnais, quand il vint de Paris faire une conférence sur l'histoire économique de l'entre-deux-guerres, faisant une démonstration éclatante de son talent et de son savoir, malgré sa fatigue. Peu d'enseignants possèdent à ce point ce don de leur personne, et sa mort laisse dans ce domaine aussi un vide qu'il sera difficile de combler.

Ajouterai-je encore qu'il ne se désintéressait jamais de ces jeunes étudiants qu'il conduisait au succès. Il savait conseiller, aider dans les préparations, corriger les défauts. Mais il n'oubliait jamais d'encourager, de reconforter, de consoler les candidats malheureux, les poussant à reprendre leur ouvrage, de féliciter les élus, au sort desquels il continuait à s'intéresser longtemps après leur départ de la Faculté.

Cependant la direction des maîtrises représentait sans doute pour lui la forme la plus parfaite de sa double vocation d'enseignant et d'historien. Il apportait à la fois sa rigueur permanente et une disponibilité de temps et d'esprit inc-

sante, à ces jeunes apprentis qui découvraient par lui autre chose qu'une histoire toute faite, et la possibilité de saisir l'histoire dans ses profondeurs et dans ses mécanismes. Dans un emploi du temps surchargé, il avait toujours une heure libre pour accueillir l'étudiant, le jeune chercheur encore inexpérimenté. Il l'accompagnait aux Archives, lui indiquait les sources possibles avec une parfaite connaissance des documents qui devaient guider les choix de travail. Il était ensuite à la fois guide attentif et censeur vigilant. Pendant toute l'année du mémoire, il aiguillonnait les étudiants, les contrôlant, les conseillant, corrigeant les erreurs, redressant les plans imparfaits, surveillant la rédaction.

Comment oublier l'immuable cérémonie de la soutenance qui mettait fin à cette année féconde, et qui a provoqué tant de vocations d'historiens parmi ses élèves. Lecteur attentif et bienveillant, il dégagait les grands traits du travail présenté, et trouvait toujours, parfois à l'insu même du candidat, les aspects originaux. Qu'on ne croit pas surtout que cette année de travail était période de contrainte, ni que Pierre Léon cherchait à forger dans un même moule tous ceux qui se dirigeaient vers lui. S'il avait un dessein d'ensemble, s'il voulait, à travers la prestigieuse collection de mémoires de maîtrise, dont il voyait avec orgueil année après année, la collection s'alourdir dans la première "armoire" du Centre, apporter une patiente construction de l'histoire économique et sociale régionale, il ne brimait jamais l'initiative, il ne bridait jamais la personnalité. Dans ce domaine également, il est un modèle. En face d'un enseignement un peu sclérosé d'une histoire trop figée, il veut maintenir et développer le lien nécessaire entre l'enseignement et la recherche. Il affirme qu'un professeur du secondaire a besoin de ce contact, même élémentaire avec la recherche, pour comprendre l'histoire, la faire aimer aux élèves, en un mot l'enseigner. Puisse son message ne pas être oublié, aujourd'hui et demain !

Il faudrait terminer cette première image de Pierre Léon par un dernier trait qui est aussi une de ses qualités éminentes : sa profonde humanité. Pédagogue

exemplaire, il se veut proche des étudiants, il cherche à les connaître, son intérêt pour eux ne se dément jamais. Il n'en privilégie aucun et n'en délaisse jamais. Même ceux qui ne répondent qu'imparfaitement à ses exigences, ou à ses espoirs, retiennent son attention. Il est le premier inquiet et tourmenté quand le sujet d'un mémoire se révèle plus difficile que prévu, quand des sources sont trop lacunaires, inaccessibles ou décevantes. Il est indulgent pour les erreurs, il sait trouver des paroles d'encouragement, conduire à l'achèvement du travail, réveiller les énergies, refuser les échecs ou les abandons. Jamais Pierre Léon ne délaissa un étudiant, trouvant toujours à chacun une issue, une voie, à une époque où l'avenir de beaucoup devient incertain. Combien d'étudiants ont obtenu grâce à lui le poste qui leur convenait. L'adjoint d'enseignement comme l'agrégé, le documentaliste comme le professeur certifié ne sortent pas de son horizon. Il cherche à améliorer les conditions de vie de tous, essayant de faire rapprocher les jeunes ménages séparés, de reconforter les jeunes enseignants qui ont des débuts difficiles dans des postes lointains, inculquant son dynamisme et sa volonté à tous.

Rarement un professeur sut faire preuve, dans les travaux et les jours de son métier, d'une telle conscience. A ce niveau déjà, Pierre Léon restera un exemple incomparable.

*

*

*

La plupart aurait jugé suffisant ce dévouement au service public, et aurait limité ici une activité qui atteignait déjà le plein temps. Mais ce serait mal connaître Pierre Léon.

Enseignant il était, mais dans cet Enseignement Supérieur, tel qu'il le concevait, où l'enseignement ne saurait exister indépendamment de la recherche

dont il se nourrit. Chez lui, la rigueur de l'enseignant n'a d'égale que la soif du chercheur.

Comme historien, Pierre Léon connaît une double évolution, qui est aussi un trait fondamental de son esprit, qui refuse de se figer une fois pour toutes dans un système :

- une évolution de la recherche individuelle, celle de la thèse, celle de sa thèse, avant d'être la thèse des autres, de ses jeunes élèves, vers une recherche plus collective, plus en équipe, dont il est un des premiers en Sciences Humaines et particulièrement en Histoire, à concevoir l'importance et la nécessité, sans négliger jamais de laisser à chacun sa part, sa place, son initiative.
- une évolution aussi de l'histoire économique, vers une histoire plus complète, à la fois plus sociale et plus globale, sans renier cependant jamais la place de l'économique.

En effet, si la leçon de grands maîtres alors qu'il préparait l'agrégation à Paris avait un instant donné à Pierre Léon la tentation de se consacrer à l'histoire médiévale, après la terrible épreuve de la guerre et son installation à Grenoble, il se tourne délibérément vers l'histoire économique et choisit alors un sujet régional :

"La naissance de la Grande Industrie en Dauphiné - fin XVIII^e siècle - 1869".

Cette thèse monumentale - 940 pages imprimées - est à l'image de son auteur, et dans la tradition du chef-d'œuvre artisanal instituée par l'Université française. Elle respecte la tradition, par la solidité et l'ampleur de l'information ; elle la dépasse même si l'on songe au colossal travail qu'elle représente. Rappelons qu'elle est le fruit de sept ans de travail acharné - sept ans s'exclameraient aujourd'hui beaucoup d'adversaires de la thèse de Lettres et de Sciences Humaines - sept ans seulement serait-on enclin à penser, dont quatre au Lycée de Grenoble et trois au C.N.R.S., pour réaliser cette œuvre exemplaire.

La Naissance de la Grande Industrie en Dauphiné pouvait impressionner par la somme de travail accumulée, par l'érudition. Mais, dès la soutenance et la publication en 1954, elle commence à marquer l'histoire économique française par sa vision de l'histoire, par l'ampleur de ses vues, en même temps que de son domaine, dépassant le simple fait économique, comme le seul Dauphiné.

Elle s'élargit vers une histoire sociale, vers une histoire globale, associant deux grands modèles, Ernest Labrousse, qui avait suivi avec sollicitude l'élaboration de l'œuvre, et surtout peut-être Marc Bloch, auquel Pierre Léon rendait un vibrant hommage dans son Avant-Propos. La modestie de l'auteur n'enlève rien à l'ambition de l'œuvre. Dans ce premier livre, il manifeste déjà ce qu'il cherchera toute sa vie, au fil de toute son œuvre : comprendre et aimer ceux par qui l'histoire se fait, associant dans le même optimisme dans l'avenir, dans la même confiance pour le progrès, et l'ouvrier de la grande industrie naissante, et le chef d'entreprise, tous les deux moteurs et instruments essentiels du développement, au-dessus des forces économiques et des innovations techniques.

La thèse de Pierre Léon est en effet véritablement une œuvre de pionnier. Bousculant les frontières chronologiques communément admises, montrant la véritable évolution dans les lointaines racines d'un passé, longtemps survivant dans les structures de l'artisanat, de la production et des échanges, Pierre Léon explique les phases du changement : depuis les premiers grands "entrepreneurs" des XVIIe et XVIIIe siècles, les Barral et les Périer, jusqu'aux accélérations du XIXe siècle, dont rendent compte aussi bien la révolution technique due à l'introduction de la vapeur, la révolution des transports et la construction des chemins de fer, la formidable poussée de l'argent, de l'investissement du capital à travers la mise en place d'un système bancaire qui supprime les formes anciennes de l'échange, comme la foire de Beaucaire, la qualité des hommes enfin.

Peut-on mieux résumer la pensée de Pierre Léon, son optimisme réflé-

chi sur l'évolution, qu'en citant, ce qu'en 1952 il donnait comme conclusion de son grand ouvrage :

"Dès lors, au-dessus des conditions physiques, au-dessus des fluctuations de la conjoncture, au-dessus du capitalisme et de la technique, l'Homme" (avec une majuscule, comme il en affectionnait l'usage, à la fois pour mieux personnaliser, et pour donner toute sa force à une abstraction) "travaillant et surtout pensant, constituait à la fois la cause, l'élément moteur, et la fin suprême de cette grande industrie dauphinoise, le seul facteur de permanence dans l'écoulement de toutes choses", le πάντα ἔστι d'Héraclite, qui ne saurait conduire à l'inquiétude et au désespoir.

Comment résumer en quelques mots l'ensemble de l'œuvre de Pierre Léon, alors que la Naissance de la grande industrie constitue déjà une œuvre ? Peut-être puis-je me contenter de montrer l'étendue de la curiosité et de la compétence.

Jamais Pierre Léon ne renia l'attachement toujours très grand pour cette province du Dauphiné à laquelle il est resté profondément et sentimentalement lié, même s'il lui fut disputé par la grande région lyonnaise dans laquelle il finit par l'inclure. De cette période de sa vie, datent les grands articles sur la sidérurgie dauphinoise, et l'un des premiers ouvrages français consacré à l'évolution des techniques : Les techniques métallurgiques dauphinoises au XVIIIe siècle. Mais lui appartiennent aussi les articles sur Allevard, cette grande entreprise sidérurgique, dont l'étude par Pierre-Léon est un des exemples les plus remarquables d'une monographie d'entreprise, jusqu'aux essais de synthèse régionale : "La Région Lyonnaise dans l'Histoire Economique et Sociale de la France - Une Esquisse (XVIe - XXe siècles)" (Revue Historique, 1967) et "Un projet : l'étude quantitative de la croissance dans une région dominante de l'ensemble économique français : la région lyonnaise (1815-1967)" (Bulletin du Centre d'Histoire économique et sociale de la région lyonnaise, 1969). Le Dauphiné est aussi le point de départ d'un regard sur les

mondes extérieurs et les anciens domaines coloniaux, la foire de Beaucaire étant le maillon intermédiaire avant : Marchands et spéculateurs Dauphinois dans le Monde Antillais du XVIIIe siècle. Les Dolle et les Raby., dont le dernier élément conduit Pierre Léon à une interrogation lucide sur l'évolution économique et sociale de l'Amérique latine.

Très vite cependant, dépassant le cadre régional, Pierre Léon approfondit ses réflexions générales. C'est l'époque à la fois de projets et de perspectives pour la recherche, et d'une réflexion pour une synthèse, pour une redéfinition de l'histoire, la signification de l'histoire économique et ses liens avec les autres domaines de l'histoire. Personne n'a oublié les deux remarquables rapports aux Congrès internationaux des Sciences Historiques de Rome et de Stockholm : "Recherches sur la bourgeoisie de province au XVIIIe siècle" (Information historique, 1958) et "L'industrialisation de la France en tant que facteur de croissance économique, du début du XVIIIe siècle à nos jours" (Stockholm, 1960), préludes à l'admirable Colloque international du C.N.R.S. de Lyon en 1970 L'industrialisation en Europe au XIXe siècle.

Je crois que c'est dans la recherche de cette union, dans cette compréhension finale d'une histoire sans frontière et sans chapelle que se définit le mieux Pierre Léon. Comment ne pas ressentir l'aspect un peu iconoclaste, et le refus d'une évolution qu'il constate et regrette quelque peu, dans la contribution de Pierre Léon aux Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, quand il compare l'évolution de l'histoire économique et de l'histoire sociale en France. ?

La volonté de synthèse apparaît en effet primordiale dans les dernières œuvres de Pierre Léon. Ces ouvrages, qui se veulent aussi des manuels, sont avant tout des sommes d'une grande ampleur de vues, au cœur d'une problématique qui s'élargit et s'approfondit sans cesse. Pierre Léon traverse ainsi un champ historique immense, spatialement et chronologiquement, en commençant par ses ouvrages

sur l'histoire économique de la période moderne, qui continuait à le passionner même quand il s'orientait plus nettement vers le monde contemporain. C'est à la fois Economies et Sociétés préindustrielles (1650-1780) Vers une accélération de l'histoire, et la participation au tome 2 du Traité d'histoire économique et sociale de la France. Après sa contribution fondamentale au tome III de ce même Traité dont la publication retardée a tristement coïncidé avec la disparition de celui qui avait tant fait pour qu'il soit achevé, Pierre Léon entreprend un grand dessein, qui devait être l'achèvement de son œuvre d'historien : une monumentale Histoire économique du Monde, en 6 volumes, dont il réalise la conception d'ensemble. Au terme d'une longue évolution, il veut livrer sa réflexion d'historien sur le monde actuel, se réservant l'essentiel du dernier volume, auquel il travailla avec acharnement et passion. La publication prochaine de ce colossal ensemble reste le plus bel hommage qu'eut souhaité Pierre Léon.

*

*

*

Pierre Léon, un grand historien, à l'ampleur de vue sans réserve, au renom international grandissant - et Monsieur Jean-François Bergier peut mieux que moi évoquer cette dimension essentielle - n'avait cependant pas limité son œuvre à sa propre production historique. Il avait décidé de réaliser encore plus, de réussir une sorte de gageure : créer un centre de recherches historiques à Lyon, en province, faire que la vie intellectuelle française ne soit pas uniquement déterminée de la capitale, parvenir à ce que l'Université de province trouve sa propre voie. En son nom, je remercie de tout cœur Messieurs les Présidents des Associations françaises des Historiens contemporains et des Historiens économistes, d'avoir voulu honorer en même temps que Pierre Léon et sa mémoire, l'institution qu'il était fier d'avoir créée.

Aujourd'hui, alors que le Centre d'Histoire économique et sociale de la Région lyonnaise a plus de douze ans d'existence, qui s'en étonne ? Qui n'imitte ? Mais dans les années 1960, il en était autrement. Que pouvait être un Centre d'histoire - sinon un bureau, une bibliothèque peut-être dont le besoin était cruellement ressenti, un papier à en-tête pour un enseignant solitaire ? Dans l'esprit de Pierre Léon, c'était bien autre chose. Sans doute l'un des premiers en France, il conçoit le travail historique différemment. Il ressent l'importance, la nécessité des contacts, du dialogue, de l'échange, avec tous, les autres historiens français, les étrangers, les jeunes chercheurs, les autres disciplines, et comprend l'enrichissement apporté à tous par ce dialogue, cette connaissance des autres . . . Alors que la recherche est encore totalement pratique individuelle, il songe aux enquêtes collectives. Alors que la mode est encore aux discours, il innove avec un séminaire de statistiques appliquées aux Sciences Sociales. Alors que l'image du chercheur est encore celle de l'érudit plongé dans ses vieux grimoires, il fait l'acquisition des premières machines à calculer, il comprend ou pressent l'intérêt de l'informatique à laquelle il commence à s'initier. Il ne recule devant aucune innovation et creuse les fondements d'une institution qui puisse permettre ces changements.

Dans un autre contexte, il faudrait raconter l'histoire de ces débuts, - les difficultés, le scepticisme rencontré, parfois l'incompréhension -, rappeler la modestie des premiers pas, dans les conditions précaires d'existence d'un lamentable "bureau" coïncé sous des escaliers, où il reçut ses premiers étudiants de maîtrise et de doctorat. Mais aussi les premières joies, les premiers soutiens, ceux des doyens de la Faculté des Lettres, Monsieur Ritz, Monsieur Derré en particulier, ceux du Centre National de la Recherche Scientifique, ceux des collègues qui facilitèrent le développement.

La première réalisation, la première victoire, fut l'aménagement d'un sombre et humide sous-sol, où Pierre Léon apporta l'esprit et la lumière, où il se

sentait à l'aise, chez lui, heureux sans besoin de luxe ou de grandeur, pourvu qu'il puisse tenir ses séminaires et que le personnel du Centre puisse travailler dans des conditions correctes. Le déchirement de 1968, qui eut finalement raison de l'attachement de Pierre Léon à Lyon, quand il crut que la tempête et le désordre ne respectaient pas une œuvre sans reproche, un outil de travail patiemment construit, et plus nécessaire pour l'avenir que pour le passé, ne provoqua pas cependant le naufrage : grâce au courage et à l'énergie de Pierre Léon, le Centre survécut, puis continua à se développer, malgré la partition universitaire lyonnaise de 1973.

Il serait indécent de ma part d'évoquer plus longtemps le Centre Lyonnais. S'il existe, s'il peut poursuivre sa tâche et grandir encore, c'est grâce à cette tenace volonté, à ce grand dessein que rien ne pouvait arrêter. Plus encore que les problèmes matériels, auxquels il sut donner une série de réponses exemplaires, - comme la création d'un atelier de publications, il donna tous ses soins à doter le Centre de ce qui est sa grandeur et sa force : un personnel dont le dévouement à Monsieur Léon n'a d'équivalent que dans la manière dont il savait l'associer à son œuvre dans la vie de tous les jours.

Je ne saurais enfin passer sous silence ce qui était devenu une activité essentielle aux yeux de Pierre Léon : la formation de ses élèves. J'évoquais tout à l'heure la direction des mémoires de maîtrise. Il faudrait décrire de la même façon la conscience, la patience, le dévouement de tous les instants avec lesquels il se consacrait aux chercheurs préparant leur thèse. Là encore, il savait persuader, convaincre, faire arriver au terme celui qui cédait passagèrement au découragement. Il est inutile de citer ceux qui ainsi lui doivent tant, ces "jeunes Lyonnais" que Pierre Léon aimait citer dans les assemblées parisiennes, de rappeler notre fierté quand il aimait répéter que nous lui apprenions aussi quelque chose par nos recherches. Ma pensée se tourne particulièrement vers ceux dont Pierre Léon n'a pu voir l'œuvre terminée, tous ces collègues, ces amis, qui, plus que tous, ont connu une perte irréparable.

Je voudrais seulement et enfin ajouter que jamais Pierre Léon n'a accepté que soit critiqué le système français de la thèse, dont il n'avait pas tort de dire que l'historiographie française lui devait tant, sinon tout. Mais il a su comprendre, avant beaucoup, que la thèse ne pouvait se faire dans la solitude du chercheur. Il a aidé chacun à finir la sienne, à ajouter sa pierre, mais il voulait que ce soit une pierre commune à un grandiose édifice, au plan réfléchi, concerté, patiemment et lentement élaboré. Les séances de séminaire du Centre d'histoire économique et sociale, le Bulletin trimestriel publié depuis 1968, les Colloques, avec nos amis Genevois et Suisses en particulier, servaient de point de rencontre et de convergence, de dialogue et de confrontation. L'animation du séminaire était devenue l'expression la plus parfaite de cet accomplissement de l'historien : l'ouverture d'esprit, la compréhension de tout et de tous, en même temps que l'accès à l'innovation, et une exigence créatrice toujours renouvelée : à partir de ces séances naissait une œuvre commune à partir de ce qui n'était que travail personnel.

* * *

Nous savons tous que l'œuvre de Pierre Léon continue, et que rien ne peut l'arrêter. Il continue à vivre parmi nous, à Lyon, à Paris ; il continuera à vivre par ses écrits : le Traité d'Histoire économique et sociale du Monde en est le plus sûr garant.

Mais ici, à Lyon, plus que partout, nous ne saurions oublier.

L'inépuisable générosité de Pierre Léon n'a eu d'égale que celle de sa famille. Le Centre qu'il a construit, qu'il a équipé, qu'il a soutenu, ce Centre encore vacillant, choqué et bouleversé par la disparition de son créateur, ne peut s'arrêter. En recevant le nom de Pierre Léon, en même temps qu'il installera sa bibliothèque dans de nouveaux locaux, malheureusement inachevés aujourd'hui,

il trouvera de nouvelles raisons de travailler et de persévérer dans le même esprit de confiance et d'optimisme que, j'en suis sûr, Pierre Léon a toujours gardé, dans les moments les plus difficiles.

Au nom de tous, Historiens contemporains, Historiens économistes, collègues et amis Lyonnais, disciples et étudiants, puis-je vous dire encore, Madame, que toujours nous essaierons d'être dignes de votre mari, notre seul remords étant de vous l'avoir trop souvent arraché, mais notre plus grand espoir étant dans notre fidélité, à son nom, à son œuvre, et à son impérissable souvenir.

Maurice GARDEN.